

» droit de m'outrager pour m'avoir sauvée
 » cette nuit par je ne sais quels moyens
 » étranges! .. Guerrier! j'apprécie vos ser-
 » vices; vous avez pris les armes pour moi...
 » mais avez-vous exposé vos jours!.... »

A ce langage cruel, le jouvencel expirant soulève sa tête abattue, et sur la fille de Raymond tourne un regard où se peignent les plus mortelles souffrances et le plus juste des reproches. Un des premiers rayons de l'aurore, se faisant jour à travers les arbres, éclaire en ce moment son visage... La reine jette un cri d'effroi. « — Dieu! reprend-elle, qu'ai-je dit!... »

L'orphelin, pour toute vengeance, porte la main à sa blessure... La princesse aperçoit le sang, et a vu la plaie sous l'armure. Désespérée, elle s'écrie : « — Généreux et cher Alamède! tu combattis pour moi, tu meurs; et ton ingrate souveraine... »

Alamède ne l'entend plus.

LIVRE NEUVIÈME.

DEUX fois douze heures avaient fui depuis le combat de la forêt. L'orphelin d'Aigemar, dévoré par une fièvre brûlante, étendu sur le lit des douleurs, et comme entre la vie et la mort, n'avait encore repris ses sens que par instans et à de longs intervalles. La troisième aurore allait paraître, il revient entièrement à lui. Transporté par les soins de la reine dans un des plus riches appartemens du château de Moralin, il avait été constamment entouré des *mires* les plus renommés et des serviteurs les plus attentifs. Ses souffrances sont apaisées, et ses jours sont hors de danger; il entr'ouvre languissamment sa paupière; mais hélas! avec la pensée revient aussi le souvenir.

Il se rappelle les terribles paroles de la princesse, prononcées au moment même où il tombait mourant à ses pieds, victime de son dévouement; et, les gravant en traits de

flamme dans sa mémoire, il se jure de ne jamais lui pardonner sa révoltante ingratitude. Il lui voue secrètement un ressentiment éternel; il ne songe qu'à la vengeance;..... mais, pour n'être plus à l'amour, Alamède est trop à la haine.

Plus d'une fois Zénaïre était venue furtivement le voir; mais il n'en a rien su. Les rayons brillans du soleil éclairaient les riches tentures de son lit; une grande rumeur s'élève tout à coup dans son appartement; on marche, on se parle, on s'agite; un grand personnage s'avance, des guerriers armés le précèdent: serait-ce un ministre? est-ce un prince? Non, c'est la reine elle-même.

Elle écarte et renvoie sa suite; elle s'approche de l'orphelin. Que de vœux ardents et secrets elle a faits pour sa guérison! Avec quelle impatience elle attend les premiers mots qui pourront sortir de sa bouche!..... Il a tourné ses yeux vers elle: il semble vouloir lui parler..... Oh! comme son cœur palpite!.....

« — Reine! qu'est devenu mon coursier? »

La fille de Raymond pâlit. Voilà donc ces premières paroles après lesquelles elle soupirait depuis si long-temps!.... Cachant son dépit et sa peine, « — Alamède, » lui répond-elle, « je ne m'attendais pas qu'en revenant à la vie, ce serait votre destrier qui seul occuperait d'abord vos pensées et vos souvenirs... N'importe! calmez vos soucis; mes écuyers l'ont été chercher dans la forêt par mon ordre, et l'ont ramené au château: le vif intérêt qu'il vous inspire le rend à mes yeux d'un grand prix; et vous reverrez bientôt, je l'espère, ce compagnon fidèle et chéri.

« — Votre Majesté se trompe: je n'y prends nul tendre intérêt; et ce n'est qu'un cheval d'emprunt: mais il me faut le rendre à son maître. Une promesse et mes devoirs ont eu mes premières pensées.

« — A qui donc est ce palefroi?

« — Reine, je l'ignore moi-même. J'ai le malheur, depuis long-temps, d'être voué à l'inconnu: *Je n'en sais rien* est ma devise. Aussi, dans quelles difficultés me jettent

» les personnes qui pensent pouvoir me dire :
 » *Rappelez-vous donc qui vous êtes !* »

Le trait a porté. Les fatales expressions , que Zénaire ne se rappelle que trop , viennent de résonner à son oreille comme un arrêt vengeur. Une vive rougeur a coloré son visage. Ses genoux tremblent , elle s'assied.

« — Comment pourrai-je , » reprend-elle , « faire rendre le coursier à son maître , si ce » maître m'est inconnu ?

» — Que Votre Majesté donne ordre qu'il » soit conduit à la grille de son château , près » des premières barrières. Celui à qui il ap- » partient l'y réclamera ce matin.

» — A quel signe le reconnaître ?

» — A son étrange vêtement , et à son air » plus étrange encore. Sa taille maigre est » d'un squelette , son teint de plomb d'un » exhumé. Une des robes de sa mie lui sert » de costume et d'armure ; et ce voile à replis » flottans , serré autour de ses flancs nus , » cache à demi son corps osseux.

» — O ciel ! » dit la reine surprise , « qui » l'a réduit en cet état ?

» — L'amour , » lui répond l'orphelin.

» L'humiliation qu'il endure lui est imposée
 » par sa mie , comme preuve de sa tendresse.
 » C'est le triomphe de l'orgueil. Dédains ,
 » mortifications et souffrances , voilà le par-
 » tage du preux qui offre follement son cœur
 » aux beautés nobles et hautaines !

» — L'hymen , » a repris la princesse ,
 « sera le prix de son dévouement.

» — Je le souhaite , » dit Alamède , « mais
 » je crains pour lui le contraire. Lorsque aux
 » pieds de sa dame il viendra tomber couvert
 » de blessures et mourant , peut-être n'aura-
 » t-il , pour toute récompense et pour seul
 » accueil , que ces mots ! *Guerrier ! j'ap-
 » précie vos services ; vous avez pris les armes
 » pour moi , mais avez-vous exposé vos
 » jours !* »

En tenant ce langage , sa voix affaiblie , lente , grave et entrecoupée , contrastait avec l'ironie maligne de son regard. Zénaire ne peut supporter davantage d'aussi cruelles railleries. Elle se lève , pâle et troublée :
 « — Je me retire , lui dit-elle ; il faut du
 » calme à vos esprits. Cet entretien épuise
 » vos forces , et je crains de le prolonger ;

» mais, avant de m'éloigner, je dois vous
 » adresser, ô mon généreux libérateur ! les
 » témoignages bien sincères de ma recon-
 » naissance. Je n'oublierai jamais vos ser-
 » vices, vos dangers, votre dévouement ;
 » et je..... »

L'orphelin l'interrompt : « — Princesse ! »
 répond-il froidement, « comme vous, je n'ou-
 » blierai rien. Un jour s'exprimer dans un
 » sens et le lendemain dans un autre, est
 » l'usage des Majestés ; mais, de même que
 » leur personne, leur langage est toujours
 » sacré. Je suis donc pleinement touché des au-
 » gustes expressions que daigne m'adresser ma
 » souveraine. Toutes ses paroles, que j'ai soi-
 » gneusement recueillies, ont été rangées avec
 » ordre dans ma mémoire, et y seront con-
 » servées avec respect. Le faisceau peut-être
 » est étrange ; mais c'est un monument royal. »

Le sarcasme était trop amer. La fille de
 Raymond, courroucée, rappelle sa suite au-
 tour d'elle. Avec froideur et dignité, elle n'a-
 dresse plus au malade que des mots vagues
 et polis ; puis, d'un air plein de majesté, elle
 sort de l'appartement.

Mais que son cœur est déchiré, et qu'il va
 l'être plus encore ! Une lettre de son père lui
 est remise. Le souverain de Barcelone lui
 mande sa prochaine arrivée ; Louis VII a ré-
 pudie sa femme Éléonore de Guienne. Une
 assemblée d'évêques français a prononcé la
 sentence du divorce (1) ; et le monarque de
 Lutèce ayant demandé la main de Zénaïre,
 Raymond Bérenger vient à Aix y conclure ce
 grand hymen.

Le héros espagnol a déjà promis sa fille à
 Louis. Il sent que par ce mariage il s'ac-
 quiert un allié puissant ; il n'ignore point
 l'état alarmant de la Provence, et a pensé que,
 menacée au dehors par des ennemis redou-
 tables, et au dedans par de nombreuses fac-
 tions, elle ne pouvait être sauvée que par
 l'aide du roi de France. Un ambassadeur de
 Lutèce est parti pour la ville d'Aix, où, au
 nom de Louis, il doit épouser Zénaïre ; et
 Raymond donne ordre à sa fille de tout prépa-
 rer à l'avance pour l'auguste cérémonie.

La princesse a terminé la lecture de cette

(1) Voyez Anquetil, *Hist. de France*, t. II.

fatale dépêche , et est restée anéantie sous le poids de la douleur. Elle connaît Raymond Bérenger ; ses volontés sont inébranlables. Il fut toujours prince absolu , et ne sut jamais être père. L'éloignant de lui dès l'enfance , il s'en fit plus craindre qu'aimer. Sa missive est toute politique ; il ne consulte point, il ordonne. Que peut-elle faire ?.... Obéir.

La nouvelle inattendue , portée par un chef catalan , est déjà connue à la cour , et s'est répandue à la ville. La reine , enfermée dans ses appartemens , ne se montre plus en public ; nulle fête n'est ordonnée , et pourtant l'envoyé de France est attendu de jour en jour.

Huit fois l'astre de la lumière s'était levé sur l'horizon. Alamède , entièrement guéri , ne souffre plus de sa blessure. Un jus de simples précieux , baume sauveur à cette époque et dont le secret s'est perdu , a refermé la plaie du malade ; son teint a repris sa fraîcheur , son œil sa maligne assurance , et sa physionomie sa gaieté.

Quitter le palais de la reine est son projet

déterminé. Mais où portera-t-il ses pas ? il ne se l'est point demandé. Ce n'est qu'au moment du départ qu'il se promet d'y réfléchir.

Un inconnu demande à l'entretenir. Il lui porte un secret message. Alamède rompt le cachet. L'écrit était d'Ipsiboé.

« — Fils coupable et dégénéré ! tu as trahi
 » honteusement l'espoir d'une nation géné-
 » reuse. O démente ! ô lâches amours ! Toi
 » verser le sang des grands hommes pour les
 » assassins de ton père !... Toi aux pieds de
 » l'usurpatrice !..... Amant aveugle , ouvre
 » les yeux ! Fils des preux , songe à tes an-
 » cêtres ! Lion endormi , réveille-toi !

» Que ma lettre soit le miroir enchanté
 » qui , brisant les prestiges voluptueux qui
 » fascinent tes sens , te montre hideux à toi-
 » même , et te rende enfin à l'honneur !.....
 » Le repentir lave le crime. Lis , et pars
 » soudain ; je t'attends au marais de Saint-
 » Chrisogone. Puisse-t-il être la piscine sa-
 » lutaire d'où tu ressortiras épuré , comme
 » Naaman des eaux du Jourdain. »

En ouvrant la lettre d'Ipsiboé , l'orphelin avait espéré y trouver des éclaircissemens

sur les mystères de sa vie. Vaine attente !
Il a relu deux fois l'écrit ; il en étudie chaque phrase ; l'énigme reste inexpliquée. —
« Rendons-nous demain , s'est-il dit , au
» marais de Saint-Christogone , et sachons
» enfin qui je suis. »

Il s'occupe des apprêts de son départ. Il a retrouvé dans son appartement le soleil d'or des *invisibles*. Mais il cherche en vain le reliquaire précieux qu'il portait habituellement à son cou. Ce médaillon a disparu. Il l'aura peut-être perdu lors du combat de la forêt.

Il fait demander à la reine la permission de prendre congé d'elle ; et, tout en désirant la revoir , il craint l'entrevue qu'il sollicite. Il se flatte en secret que son départ l'affligera , qu'elle voudra le retenir à sa cour , qu'elle laissera paraître des regrets ; et il attend impatientement sa réponse. O surprise !... Sa Majesté ne peut lui accorder une audience particulière ; elle travaille avec des plénipotentiaires étrangers , et se prépare au noble hymen qui l'élève au trône de France. Un chevalier arrivé des bords de la Durance , lui a porté l'heureuse nouvelle d'une victoire

remportée par ses troupes sur celles du comte de Forcalquier. Guillaume et ses soldats , repoussés de l'autre côté du fleuve , sont poursuivis par les vainqueurs ; et des réjouissances publiques viennent d'être ordonnées par la reine.

Sa Majesté témoigne à l'orphelin d'Aiguemar ses regrets de ne pouvoir l'admettre auprès d'elle dans la matinée : mais le soir au cercle de la cour où , par une faveur spéciale , il lui sera permis de se rendre , elle recevra ses adieux.

Ce froid message de la princesse a dissipé les illusions dont s'était bercé l'ancien page. Le dépit , l'indignation et le courroux se sont emparés de son âme ; il prend mille résolutions qu'il rejette tour à tour ; il veut sortir du palais à l'instant même ; puis il veut rester..... , puis écrire. Il se décide enfin à se rendre au cercle où la reine l'invite.

La réunion sera brillante , mais peu nombreuse ; elle ne doit être composée que du grand maréchal , des chevaliers d'honneur , des chambellans , du sénéchal , des grands veneurs , des officiers de la fauconnerie et